Philosophie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **30 (1897)**

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

mission de sa propre imagination, et aussi d'un puissant besoin de réveiller Israël, dont la religion allait se subtilisant dans les commentaires stériles de la loi. Avec beaucoup de prudence, une habileté politique remarquable, il aurait essayé, timidement d'abord, ouvertement ensuite, de se faire reconnaître comme Pape absolu des Juifs, comme Fils de Dieu, et il aurait voulu instituer une théocratie, avec ses douze apôtres à la tête des douze tribus.

Vaincu par les prêtres et abandonné des siens, prévoyant sa crucifixion, il « combina » avec Nicodème et Joseph d'Arimathée, deux disciples « secrets, » sa propre résurrection, et, après être apparu aux siens sous maints déguisements, il aurait continué de vivre obscurément, pour ne point mettre d'obstacles au progrès de son œuvre naissante. Passez par-dessus cette contradiction.

M. Strada n'en condescend pas moins à reconnaître au Christ un grand caractère, une beauté morale suffisamment haute et une âme de poète; il lui pardonne même son orgueil, sentiment logique dans l'esprit d'un homme qui se croyait et se disait le Fils de Dieu. Mais M. Strada, — qui en prend bien un peu à son aise, et qui se dit chef d'idées, — lui aussi nous voudrait plus nobles encore, et il nous fait entendre solennellement que « sans la vertu, sans la volonté de savoir souffrir pour le vrai, on n'est pas digne d'être disciple de la « Méthode impersonnelle, » car « impersonnalité c'est vertu, dévouement quand même à la vérité, à l'humanité ! »

ROBERT FATH.

PHILOSOPHIE

L. BOURDEAU. — LE PROBLÈME DE LA MORT [1].

Il y a deux choses à considérer dans le livre de M. Bourdeau : l'histoire du dogme de l'immortalité, et la discussion scientifique des principales preuves de la survivance. Les parties historiques sont presque toujours solides, assez fortement documentées, ingénieusement agencées, et leurs qualités sérieuses frapperont ceux-

[1] *Le problème de la mort, ses solutions imaginaires et la science positive.* 2me édition revue et augmentée, par Louis Bourdeau. Paris. Alcan, 1896.

là mêmes qui contesteront, comme nous allons le faire, la valeur des parties critiques.

Nous ne retracerons pas après M. Bourdeau l'évolution du dogme dont il s'agit. Il suffira de mentionner le chapitre où l'auteur expose les croyances relatives à la vie future, émises dans le cours des siècles, depuis le temps des anciens Egyptiens jusqu'aux temps modernes; les pages où il suit les transformations de l'idée d'âme, depuis la conception d'une âme aérienne jusqu'à la notion d'une substance purement spirituelle, dont l'essence est la pensée; celles où il traite des conditions de lieu d'une existence future, et montre comment les morts, admis d'abord à revivre dans le monde des vivants, en ont été peu à peu exclus, confinés dans des régions de plus en plus éloignées, et finalement relégués dans un monde inconnaissable. Tout cela est bien dit, appuyé sur des textes, exact, incontestable. On ne voit pas ce que les philosophes même spiritualistes pourraient objecter à ces vues historiques (abstraction faite, bien entendu, des objections de détail); mais on ne voit pas non plus que cette évolution du dogme puisse constituer un argument sérieux contre la possibilité d'une continuation indéfinie de l'existence personnelle.

M. Bourdeau qui approuve Pline d'avoir dit que c'est une folie et une mauvaise folie que de vouloir recommencer de vivre après la mort, a vraiment trop l'air de conclure des transformations de l'idée d'immortalité à la négation de l'immortalité elle-même. D'ailleurs, son parti pris matérialiste se traduit parfois en jugements sommaires et discutables : est-il vrai qu'au sujet de la vie future « l'élite intellectuelle du genre humain se retranche dans le doute ou formule d'expresses négations ? » (p. 58.) Il faudrait donc mettre en dehors de cette élite les Pascal et les Descartes, les Leibnitz et les Kant, ceux qui ont cru à la réalité de l'immortalité comme à une vérité démontrable, ou comme à un postulat nécessaire ! Peut on dire que « la doctrine du salut par la foi est exclusive de toute morale », et suffit-il pour motiver cette assertion étrange de déclarer que selon saint Paul, Luther et Calvin, « la foi n'est pas une œuvre, et que les œuvres ne servent de rien ? » (p. 120.) La croyance que l'auteur combat, peut-il l'écarter comme un « rêve purement imaginaire ? » (p. 323.) Sans doute, l'imagination a séduit quelques-uns de ceux qui ont espéré revivre, et qui ont parlé du ciel et de l'enfer comme de lieux dont ils auraient pénétré les secrets et les mystères. Mais, il ne s'agit

point des illusions de la foule ou des rêves du poète. M. Bourdeau prétend discuter des opinions philosophiques ; or, les philosophes spiritualistes (pour prendre un seul exemple) n'étaient ni des rêveurs ni des mystiques. Ils ont donné des *preuves* de l'immortalité, et si ces preuves sont insuffisantes, aisément réfutables, ce n'est pas une raison pour en méconnaître le caractère essentiellement rationnel.

La critique de l'argument tiré de la simplicité de l'âme est mieux fondée. « Supposé qu'elle (l'âme) ne soit pas une grandeur extensive, elle ne cesserait pas d'être une grandeur intensive, comportant des degrés de puissance qui la font croître et décroître tour à tour, l'élèvent au-dessus de zéro et l'y ramènent. Elle serait donc exposée à s'éteindre, soit par alanguissement continu, soit par évanouissement brusque. » (p. 86.) Non content de reprendre cette objection de Kant, M. Bourdeau ajoute, avec raison, que cette simplicité même est aujourd'hui moins que jamais établie, et que par conséquent l'antique argumentation doit être définitivement abandonnée.

S'il faut admettre le bien fondé de ces objections, la critique de l'idée de sanction paraît en revanche peu convaincante. A dire vrai, la preuve morale n'est pas examinée d'assez près, ni peut-être même bien comprise. Kant est accusé d'avoir exécuté, dans sa *Critique de la raison pratique*, un tour de prestidigitation métaphysique. Aucun motif à l'appui de ce jugement sévère. Les quelques lignes consacrées à Kant sont suivies d'un exposé plus détaillé des croyances des Tlascalans, des Esquimaux et des habitants de Sumatra. Certes, l'exposé est intéressant, instructif, mais que prouve-t-il ? La *Critique de la raison pratique* serait-elle ébranlée par le fait que chez les Esquimaux ce sont les malheureux et non les coupables qui sont envoyés en enfer, ou que chez les Tahitiens, le paradis est exclusivement réservé à l'aristocratie? Encore une fois, ces aperçus historiques et ces comparaisons de doctrines ne détruisent nullement la nécessité d'une sanction morale; ils témoignent en faveur de l'érudition de l'auteur, et non pas de la verité de sa thèse. Là-dessus, M. Bourdeau sera probablement de notre avis. Mais alors, que reste-t-il de sa critique des idées kantiennes et néo-kantiennes? Assez peu de chose. D'abord, il insiste sur l'iniquité des sanctions exclusives et sans mesure, — en quoi il se trouve être parfaitement d'accord avec quelques partisans de la survivance. — Il considère, en second lieu, l'idée même

de sanction comme incompatible avec une morale désintéressée. Mais, outre que la nécessité d'une sanction à venir fut postulée par les adversaires de la morale de l'intérêt, il est excessif d'exiger de l'homme le renoncement absolu au bonheur, ce qui équivaut au sacrifice complet de la sensibilité. En vérité, M. Bourdeau est un moraliste bien austère! N'est-il pas équitable et humain de laisser à celui qui fait son devoir simplement par devoir, l'espérance de voir se réaliser un jour, dans un autre monde, l'union de la vertu et du bonheur? Cette union, dit-on, n'est pas nécessaire, puisqu'elle n'est pas réalisée ici-bas. Ce raisonnement prouve une seule chose : qu'on n'a pas saisi le sens et la portée des postulats.

Que si maintenant nous envisageons les tendances générales de l'ouvrage, nous devons constater avec étonnement qu'il n'y est tenu aucun compte des conclusions de la philosophie critique. La critique philosophique conduit à l'idéalisme, et l'idéalisme, assez favorable à l'idée de survivance, ne permet plus, en revanche, de prendre au sérieux des arguments tels que ceux qui ont rapport aux conditions de lieu ou aux modes d'activité d'une existence future. Quels moyens, demande-t-on, auraient les âmes de se transporter à travers l'effroyable distance qui les sépare des astres où elles pourraient trouver un refuge? Quel monde serait assez vaste pour contenir la multitude toujours croissante des morts? Pourquoi ne réussit-on qu'à représenter « des enfers qui font sourire ou des paradis qui font bâiller? » De pareilles difficultés n'existent que pour l'imagination, et l'on pourrait dire de quelques unes des négations de M. Bourdeau ce qu'il dit lui-même des affirmations des croyants : qu'elles doivent être écartées comme purement imaginaires.

Mais, nous objectera-t-on, le livre dont vous rendez compte n'est pas un traité de métaphysique. Le titre indique assez clairement l'intention de l'auteur qui s'est placé au point de vue de la science positive. Nous demandons alors si le « problème de la mort » peut être envisagé et surtont résolu à ce point de vue, si les observations scientifiques se sont étendues à l'au-delà de la tombe? Tant que cet au delà restera inexploré et fermé pour ainsi dire aux biologistes, il n'y aura pas sans doute de preuve positive de l'immortalité, mais il n'y aura pas non plus de preuve positive de la mortalité de la personne humaine.

Aux vues trop étroites d'un positiviste, on nous permettra d'opposer l'opinion d'un représentant de la vraie science : « A ceux

qui prétendraient, écrit M. A. Sabatier (de Montpellier), que les acquisitions du savoir humain ont ruiné la doctrine de l'immortalité, je tiens à faire remarquer qu'en parlant ainsi et tout en ayant la prétention de s'appuyer sur la science, et de représenter l'opinion de la science, ils offensent la science.... La science ne réfute pas l'immortalité. Elle ne saurait ni la réfuter ni la prouver. » Selon ce savant éminent, l'immortalité ne se démontre pas, on y croit, et cette croyance se justifie parce qu'elle n'est inconciliable avec aucune des données de la science positive.

Il est regrettable que M. Bourdeau n'ait pas discuté les idées de M. Sabatier dans l'édition revue et augmentée de son ouvrage. Peut-être les deux livres ont-ils paru à des dates trop rapprochées (l'*Essai sur l'Immortalité*, en 1895, *Le Problème de la mort*, 2me édition, en 1896). Quoi qu'il en soit, l'*Essai* de M. Sabatier nous paraît être encore l'œuvre la plus remarquable qu'on ait depuis longtemps écrite en français, sur le sujet traité par M. Bourdeau.

E. Murisier.

Th. Ribot. — La psychologie des sentiments[1].

Après ses remarquables études sur les états pathologiques de la volonté, de la personnalité, de la mémoire, ou de psychologie générale, M. Ribot nous livre aujourd'hui une « Psychologie des sentiments » ou, pour mieux dire, des états affectifs conscients et subconscients. C'est peut-être la première tentative de ce genre faite en France, où, à côté de la psychologie traditionnelle, on n'a guère cultivé que la psychologie physiologique. En Allemagne, en Angleterre, en Amérique même, l'attention des savants s'est portée plutôt du côté des recherches sur les états intellectuels, et l'on a négligé l'importance des sentiments, des émotions, des passions dans la vie psychique et la vie sociale. M. Ribot l'a remarqué lui-même, et, en toute sincérité, nous ne saurions l'accuser d'une *captatio benevolentiæ* en exposant la situation comme il l'a fait. Il a du reste mis à contribution les importants travaux des Maudsley, des Wundt, des Hering, des Schneider, des James, des Lange, ainsi que les études pathologiques spéciales de Féré,

[1] Paris, Alcan, 1896.

de Moreau (de Tours) et aussi les dernières découvertes de la psychologie physiologique. — Son ouvrage résume ainsi l'état de la psychologie sentimentale d'aujourd'hui, en même temps qu'il développe les théories personnelles de l'auteur.

Et tout d'abord le savant professeur prend nettement position dans le débat qui dure encore sur l'origine des « états affectifs. » Il y a en effet deux principales thèses en présence : la thèse « intellectualiste » dont Herbart fut le plus illustre défenseur, et d'après laquelle les sentiments ou émotions sont dérivés, modes, fonctions de la connaissance, une espèce d' « intelligence confuse, » et — la thèse « physiologique, » qui rattache ces mêmes sentiments ou émotions à des conditions biologiques dont ils sont les manifestations immédiates.

M. Ribot adopte, — cela va sans dire, — la dernière thèse ; il montre qu'elle fait plonger plus avant dans l'individu, jusque dans les besoins et les instincts végétatifs ; tout son livre fait le procès de la théorie herbartienne que Spencer, Maudsley, James, Lange avaient déjà fortement ébranlée.

La première partie de l'ouvrage étudie séparément les caractères les plus généraux et seulement « secondaires » des émotions, le plaisir et la douleur, — puis la nature même de l'état complexe qu'on appelle « émotion, » et qui, dans l'ordre affectif, correspond à la « perception » dans l'ordre intellectuel.

La deuxième partie expose dans leur évolution les émotions spéciales les plus importantes sous leurs aspects normaux ou morbides.

Toute émotion s'exprimant objectivement et subjectivement, par des mouvements et par des sensations de plaisir ou de peine, il s'agit tout d'abord d'établir l'importance proportionnelle de ces deux manifestations. M. Ribot répond sans hésiter que les phénomènes corporels, traduisant les tendances les plus profondes de l'organisme, sont « la partie principale » de l'émotion, et que la douleur ou le plaisir ne sont que des symptômes concomitants, ne révélant en aucune façon sa nature essentielle.

Cette question élucidée, il nous faut parcourir les principales étapes de l'évolution des états affectifs, étudier successivement la « sensibilité préconsciente, » les émotions primitives, leur transformation en émotions toujours plus complexes et enfin les émotions chroniques ou passions.

Il y a dans les organismes les plus inférieurs une sensibilité

« protoplasmique » qui est tout simplement la propriété de « recevoir des excitations et de réagir en conséquence, » sensibilité réductible à un phénomène physico-chimique sans conscience (attraction et répulsion). L'attraction est ici synonyme d'assimilation et la répulsion synonyme de désassimilation. — Une seconde période s'ouvre ensuite, dans laquelle les besoins vitaux se traduisent dans la conscience par des sensations de faim, de soif, de fatigue ; or, tous ces besoins, qu'ils expriment un déficit ou un superflu de force, ont pour centre la « conservation de l'espèce. » Dans la troisième période, celle des émotions primitives, nous trouvons déjà des états complexes, synthèses de mouvements libres ou arrêtés, de modifications organiques et d'états de conscience agréables ou pénibles, variant avec les émotions. Les sentiments supérieurs, d'ordre religieux, esthétique, intellectuel pur, etc., sont des émotions composées, dont le développement dépend rigoureusement du développement des idées générales. Le facteur intellectuel, absent au début, devient alors souvent prédominant.

Mais comment les émotions composées dérivent-elles d'une ou plusieurs émotions simples? M. Ribot croit découvrir trois processus principaux : transformation par évolution, par arrêt de développement, par mélange ou combinaison. Le premier dépend du développement intellectuel et s'appuie sur la loi « de transfert : » ainsi l'avarice a ses racines dans la tendance à conserver les provisions, et se développe avec la faculté de prévision. — La haine est une forme avortée de la colère ; la résignation, un arrêt de développement du chagrin. Les émotions par mélange ou combinaison sont des synthèses dont les éléments ne sont pas toujours faciles à dissocier, et qui agissent les uns sur les autres de mille façons différentes. L'instabilité des passions peut s'expliquer par les relations des facteurs qui les composent.

Il serait trop long de suivre ici le développement des émotions d'ordre supérieur, auxquelles M. Ribot a consacré toute la deuxième partie de son livre. Qu'il nous suffise donc d'examiner sa conception « psychologique, » — je ne dis pas « métaphysique, » — du sentiment religieux. Et tout d'abord, il est honnête d'avertir ici le lecteur que le savant professeur du Collège de France n'entend aucunement exposer des vues « philosophiques » ou « théologiques. » Il n'a aucun préjugé d'école, et, malgré qu'on puisse à première vue le taxer de matérialiste, il serait injuste de voir dans

son livre une attaque même indirecte contre l'idéalisme le plus intransigeant. M. Ribot veut faire de la « science » et non de la « métaphysique ; » il étudie les états affectifs dans leurs manifestations les plus faciles à saisir et les plus susceptibles de classement ; à ce titre le sentiment religieux entrait dans son programme, et il l'a traité avec la méthode qu'il a appliquée aux autres émotions supérieures.

Le sentiment religieux a ses racines à la fois dans la peur, la crainte, le respect (états affectifs pénibles et dépressifs), et dans l'émotion tendre, l'amour, l'admiration, l'extase (états agréables et expansifs). Au début de la vie religieuse, les premiers états sont les plus fréquents ; plus tard, ce sont les derniers qui prédominent : les effusions des mystiques, des saint François et des sainte Thérèse, présentent cette émotion presque pure à un degré extrême d'intensité.

Mais, au sentiment religieux vient se juxtaposer bien vite un facteur intellectuel. L'esprit attribue très tôt à l'Etre qu'il craint ou qu'il aime l'idée d'un ordre cosmique, puis moral, et, à mesure qu'il se développe, qu'il s'enrichit de notions nouvelles, il modifie sa conception de cet Etre divin, et par là-même les sentiments qu'il éprouve à son égard. Le sentiment religieux, dans son évolution, tend à s'intellectualiser toujours davantage.

Comme toutes les autres émotions, l'émotion religieuse a ses manifestations physiologiques ; elle déprime ou exalte l'organisme ; elle dépend aussi des conditions particulières de cet organisme, de ses affections, des excitations qu'il subit. Les mutilations des Flagellants, des Fakirs et des Galles, par exemple, comme les pèlerinages et certaines pratiques de culte sont des moyens différents pour produire une extase plus ou moins forte, et qui ont leur raison psychologique. « L'histoire des rites est un chapitre de l'expression des émotions ; » seulement l'expression rituelle ne revêt plus un caractère individuel mais social.

M. Ribot, comme on le voit, ne se préoccupe pas de rechercher la source profonde du sentiment religieux ; il l'assimile aux autres sentiments supérieurs, en démontre toute la complexité, sans lui trouver — pas plus que pour les autres — de racine métaphysique. Il les étudie dans leur intime correspondance avec les phénomènes de l'organisme et avec les phénomènes intellectuels. Il les fait dériver directement des états, des besoins, des tendances de la vie végétative ; est-ce à dire qu'il revient aux anciens

errements du matérialisme? — Nous ne le pensons pas, et lui-même, du reste, professe quelque part dans son livre un monisme philosophique qui suffirait peut-être à le disculper. Seulement, nous estimons que si, dans les émotions tout à fait inférieures, la partie « corporelle » de l'émotion en est la partie principale, il n'en est plus de même pour les émotions supérieures. Le savant psychologue manifeste décidément trop peu de respect pour la « conscience » qui, à un degré de développement un peu élevé, nous paraît avoir une vie à elle, et moins dépendante assurément que M. Ribot ne le prétend, des conditions physiologigues de l'organisme.

ROBERT FATH.

REVUES

BEWEIS DES GLAUBENS

Juillet.

Jäger: L'hypothèse en science naturelle. — *Keerl:* Les étoiles fixes (fin). — *Zöckler:* Revue apologétique, IV. — Divers.

Août.

S. Gemmel: Le sacrement de la sainte-cène. — *G. Samtleben:* Ce que la philosophie moderne demande à la religion. — Les découvertes les plus récentes dans le champ de l'archéologie orientale.

Septembre.

S. Gemmel: Le sacrement de la cène (fin). — *Zöckler:* Un homme d'Etat (Balfour), apologète du christianisme. — *Samtleben:* La prière. Contribution apologétique. — Divers.

Octobre.

Th. Pfeil: Le miracle biblique ne fait pas violence aux lois de la nature. — *Jul. Döderlein:* D'où savons-nous que Dieu est? — *Steude:* Est-il une conception du monde qui justifie l'immoralité? — Mélanges.

Novembre.

Pfeil: Le miracle biblique (fin). — *R. Bendixen:* A propos du Judas Iscariot de Geibel. — *Zöckler:* Quelques jugements de savants contemporains touchant la valeur historique du livre des Actes. — Divers.

Décembre.

Steude: Valeur apologétique de l'histoire des religions (fin). — *Zöckler:* Champions allemands dans la lutte contre la critique radicale de l'Ancien Testament, I. — Table des matières.